

Lemoine, Adolphe
Le mari de toutes les femmes

LE MARI
DE TOUTES LES FEMMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. L. MONTIGNY;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 juin 1827.



PARIS,

CHEZ BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7,

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N. 51.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE DE RINVAL	M. Bercour.
ADÈLE, sa femme	Mlle Clara.
RICHARDIN, oncle d'Adèle	M. Lepeintre aîné.
MADAME DERVILLE, jeune veuve	Mlle Délia.
MADAME DERCOURT, sa sœur	Mme Dussert.
MADAME ROBIN, aubergiste	Mme Guillemin.
JEAN, neveu de Mme Robin, cuisinier.	M. Arnal.
LUCETTE, filleule de Mme Robin	Mlle Huby.
LA FEMME DE CHAMBRE	Mme Dumont.
UN VALET D'AUBERGE	M. Davesne.

Parens et invités.

La scène est à Bagnères de Bigorre, dans une auberge tenue par madame Robin, pendant la saison des eaux.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, n° 6.

LE MARI
DE TOUTES LES FEMMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un salon décoré avec goût, où l'on voit plusieurs portes. Le fond, presqu'entièrement ouvert, laisse apercevoir un paysage très-pittoresque, et qui se termine par les Pyrénées.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ROBIN, LUCETTE.

MAD. ROBIN, *assise*.

Récapitulons un peu : nous disions donc?...

LUCETTE.

Nous disions, ma marraine, que je n'avais plus qu'à me faire coiffer, à achever de m'habiller pour la noce, et à épouser M. Jean, votre neveu, le seul homme au monde en état de faire mon bonheur.

MAD. ROBIN.

C'est cela. J'ai ajouté que mon vaurien de mari, dont je vis séparée depuis cinq ans, ayant tout-à-fait cessé de me donner de ses nouvelles, j'étais en droit de le croire mort et de disposer de ma fortune et de la sienne, en votre faveur, mes enfans; et que, pour cela, je ne tarderais pas à vous céder cette auberge, la plus élégante et la meilleure, sans me flatter, des eaux de Bagnères, et peut-être des Pyrénées.

LUCETTE.

Oui, ma marraine.

MAD. ROBIN.

Vous m'avez bien promis, Lucette, de fermer l'oreille aux fadeurs, aux cajoleries des buveurs.

LUCETTE, *levant une main.*

Je ne les écouterai pas, ma marraine; je le jure!

MAD. ROBIN.

C'est inutile; il ne faut jamais jurer.

LUCETTE.

Comme il vous plaira, ma marraine.

MAD. ROBIN.

Et vous me promettez d'aimer votre mari?

LUCETTE.

Cela va sans dire.

AIR : *C'est égal.*

Vers l'hymen mon cœur m'entraine,
Bien qu'on dise que ce n'est
Qu'une galère où l'on s'met
A deux pour traîner sa chaine...
C'est égal! (*bis*)
Un mari, ça n'fait pas d'peine,
Un mari, ça n'fait pas d'mal.
C'est égal. (*4 fois*)

MAD. ROBIN.

J'aime à vous voir dans de tels principes. La noce est pour midi, vous n'avez pas de temps à perdre; allez vous habiller. (*Elle prend dans sa poche un cahier roulé, et le présente à Lucette.*) Tenez, mon enfant; voici vos instructions conjugales; j'ai poussé la précaution jusqu'à vous les écrire, afin que vous puissiez en prendre connaissance à toutes les heures du jour... Je vous recommande l'article sept, qui traite de la soumission et des présens de noce.

LUCETTE, *ouvrant le cahier et lisant.*

« La Mère coupable, rôle de la comtesse. »

MAD. ROBIN, *effrayée.*

Heim, que dites-vous?... Ce n'est pas cela. (*Elle lui prend le cahier et le remplace par un autre.*) Voici ce qui vous concerne .. (*A part.*) Étourdie, le rôle que je joue demain en société. (*Haut.*) Mais, où donc est le futur?

LUCETTE.

Faut-il le demander? à la cuisine. Il n'en sort pas. Un jour comme celui-ci!

MAD. ROBIN.

Ah! ma chère filleule, ne vous en plaignez pas : quel trésor de mari! vous pouvez être sûre que celui-là ne vous fatiguera jamais de sa présence... Avec une grande prétention à la finesse, c'est bien le garçon le plus simple!..

LUCETTE.

A la bonne heure; mais s'il allait oublier...

MAD. ROBIN.

La noce?.. il en est capable. (*Elle agite une sonnette, un domestique se présente*) Appelez monsieur Jean!

LE VALET, *en sortant.*

Monsieur Jean, monsieur Jean!

JEAN, *dans la coulisse.*

Voilà, voilà!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, JEAN, *en cuisinier.*

JEAN.

Qui appelle?

MAD. ROBIN.

C'est moi, mon cher ami; mais quoi! pas encore habillé!

JEAN.

Habillé! j'en ai bien le temps, ma foi; et le devoir?

AIR *des Jolis soldats* (de M. Plantade.)

A ses fourneaux, avant l'aurore,
Etre sur pied chaque matin;
A minuit s'y trouver encore
La broche ou la lardoire en main. (*bis*
Ecarter les doctrines fausses,
Veiller le rôt, goûter les sauces...
Et, pour mériter des succès,
Du sel éviter les excès:
Voilà (*ter*) le cuisinier français!

MAD. ROBIN.

Souffrez, mon cher neveu, que...

JEAN, *l'interrompant.*

Je sais ce que vous allez me dire : sous le prétexte que

je me marie aujourd'hui, il me faudrait ne m'occuper que de ma future et de la noce...

MAD. ROBIN.

Dans une demi-heure la mariée sera prête; je vous en avertis.

JEAN.

C'est bon, c'est bon, ma tante; on ne la fera pas attendre.. au moins je me plais à le croire. Je viens de la salle à manger : le coup-d'œil est superbe... Dieu, que c'est beau une salle à manger!.. comme ça parle à l'esprit... et à l'estomac!.. Il faut voir, à propos de ça, ce gros monsieur qui vient aux eaux pour guérir de son embonpoint, et qui aime tant les truffes... Il mange!.. et ça ne l'empêche pas de faire, du milieu de la table où il s'est placé, une cour assidue à ces deux belles dames arrivées d'hier avec ce grand et beau jeune homme... J'ai vu ça, moi; c'est que j'ai des yeux!.. ce n'est pas moi qu'on trompe...

MAD. ROBIN.

Mais allez donc, mon neveu.

JEAN.

J'y vais, ma tante : un coup-d'œil à l'office, un coup de pied à la cave, un coup de main à la cuisine, et je suis à vous... c'est-à-dire à ma Lucette; (*il se tourne ve s elle*) ; à elle pour la vie!.. ça vous paraîtra peut-être un peu long?.. (*Il fait quelques pas pour s'en aller et revient.*) A propos, ma tante, que diable aviez vous donc hier?

MAD ROBIN.

Ce que j'avais?

JEAN.

Oui, le soir, avant de vous coucher : en passant devant votre porte, je vous ai entendu pousser des gémissemens, et puis des paroles entrecoupées... vous disiez, en prenant votre voix dans le bas : Moment terrible, mon sang se glace... oh! mon Dieu, donne-moi la force de frapper un époux...

MAD. ROBIN, *déconcertée.*

Ah! tu m'as entendue?.. c'est que je rêvais apparemment.

JEAN.

A d'autres! ce n'est pas moi qu'on trompe, vous le savez... Adieu, Lucette, adieu, à tantôt!.. D'un côté, l'habit

neuf, les gants blancs et l'air victorieux; de l'autre, la pudeur, le bouquet, le sentiment et la robe de satin.

(*A Lucette*).

AIR : *Au feu, au feu, au feu.*

En amant des plus chauds,
Je cours, idole de mon âme,
Entretenir ma flamme
Au feu de mes réchauds.

(*Il sort.*)

REPRISE DE L'AIR.

MAD. ROBIN et LUCETTE.
En amant des plus chauds,
Il court, idole de { mon / son } âme,
Entretenir sa flamme
Au feu de ses réchauds.

SCÈNE III.

MAD. ROBIN, LUCETTE.

MAD. ROBIN, *regardant au dehors.*

Une partie de la société vient au salon... ah! ah! ce sont ces deux jeunes dames... monsieur Richardin est avec elles.. il ne les quitte pas!.. Je conçois maintenant pourquoi ce vieux fou a changé de nom en arrivant ici et m'a recommandé le secret... Sortons, Lucette, il ne faut pas que vous ayiez de ces exemples là sous les yeux.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, MAD. DERVILLE, MAD. DERCOURT et M. RICHARDIN, *donnant la main aux deux dames.*

M. RICHARDIN, *regardant le côté par lequel sort madame Robin.*

Doucement, madame Robin, je vous trouve à propos : n'oubliez pas que vous m'avez promis des truffes pour ce soir... c'est que j'y tiens, voyez-vous...

(*Madame Robin salue et sort suivie de Lucette.*)

Elle s'en va!.. c'est égal, je la rattraperai... Ah! dieu, des truffes!..

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

La truffe est un présent des dieux,
Par leurs mains elle fut choisie;
Elle nous rend tous radieux,
Des humains elle est l'ambroisie.
Elle préside à nos destins,
Elle prévient mainte rupture,
Elle ennoblit, dans nos festins,
Le dindon fils de la nature.

(*Madame Derville et madame Dercourt, qui se sont fait des signes pendant ce couplet, veulent entrer chez elles; Richardin, devinant leur dessein, va se placer devant leur porte.*)

Un instant, belles dames; je veux savoir si vos rigueurs parviendront à me lasser. J'ai juré d'être en ces lieux votre sigisbé, votre cavalier servant... aussi je ne vous quitterai non plus que votre ombre.

MAD. DERCOURT.

C'est beaucoup trop de bonté, monsieur; nous craindrions, ma sœur et moi...

RICHARDIN.

Ne craignez rien; voulez-vous faire, dans les environs, une promenade à cheval, en voiture? dites un mot : mes gens, ma calèche et mes deux alezans dorés sont à vos ordres.

MAD. DERVILLE.

Monsieur, ce serait abuser...

RICHARDIN.

Vous, madame, abuser?.. Commandez en souveraine à votre esclave indigne.

MAD. DERCOURT, *à part.*

Qu'il est fatigant!...

MAD. DERVILLE, *de même.*

Il m'assomme!

RICHARDIN, *à part.*

Elles sont charmantes!

MAD. DERVILLE, *haut.*

S'il faut vous l'avouer, monsieur, nous voudrions rester seules...

RICHARDIN.

Rester seules!.. ah! bien, oui; n'y comptez pas, belles dames. Demandez au docteur: vous êtes malades ou réputées telles; sans cela viendriez-vous enfouir tant de charmes à Bagnère de Bigorre; un pays perdu, sans ressources, privé des choses les plus nécessaires à la vie : on y manque de truffes!..

MAD. DERCOURT, *l'interrompant.*

Avec votre permission monsieur, nous ne sortirons pas : ma sœur ne se sent pas bien, et nous pensons que le repos...

RICHARDIN.

Le repos? Parbleu! oui!.. qu'est-ce, voyons, qu'avez-vous? est-ce une migraine, des vapeurs, des spasmes, des maux de nerfs? Le grand air, morbleu, le grand air, il n'y a que cela. (*Il appelle.*) Prussien! (*Aux dames.*) C'est mon cocher, mon automédon; un ancien soldat, un barbare du Nord; venu en France il y a quelques dix années, il logea chez moi et s'y trouva si bien qu'il n'en voulut pas déguerpir; bon garçon du reste; parlant français comme un membre de la commission du dictionnaire, et toutes les langues de l'Europe comme un diplomate. (*Il appelle de nouveau.*) Prussien, Prussien!.. *com'hirr.* (*Aux dames.*) C'est de l'allemand; je le parle un peu.

MAD. DERCOURT.

Monsieur, je vous l'ai dit, nous ne voulons point sortir; nous ne sortirons point.

RICHARDIN.

Cela vous plaît à dire; oh! vous sortirez; on ne me résiste pas.

AIR *de Turenne.*

D'étudier les goûts des femmes,
Je me suis toujours fait la loi.
Si vous vous ennuyez, mesdames,
Au moins que ce soit avec moi.

MAD. DERVILLE.

Cessez, de grâce, toute instance...

MAD. DERCOURT.

D'ennui, monsieur, nous aimons à changer;
Pourquoi vouloir nous obliger
A vous donner la préférence.

RICHARDIN.

De l'humeur, des sarcasmes ?..., je m'en moque, j'ai le caractère bien fait. L'heure des eaux est passée ; il faut faire quelque chose, je vous tiendrai compagnie, et nous rirons ; j'aime à rire moi !

(*Il rit aux éclats.*)

MAD.. DERVILLE.

C'est donc à nous, monsieur, à vous céder la place...

(*Elle fait une révérence.*)

RICHARDIN, *la retenant.*

Du tout, du tout ; je n'ai pas fini ; vous ne voulez pas sortir, vous ne voulez pas causer ; le jeu vous ennuie ; eh ! bien nous ferons une lecture.

MAD. DERVILLE.

Monsieur prétendrait-il nous retenir malgré nous ?

RICHARDIN.

Je prétends vous guérir de votre spleen, belles dames. Vous le voyez, je suis de bonne composition. (*Il appelle.*) Mustapha, Mustapha ! (*Aux dames.*) C'est mon valet de chambre ; un garçon impayable, je lui ai donné un nom turc ; j'aime les Turcs, moi ; ils sont gais, divertissans... Mustapha sait où sont tous mes livres... La bibliothèque de baigneur la plus complète et la mieux choisie : Crébillon fils, Faublas et tout Pigault-Lebrun... (*Il appelle encore*) Mustapha !... Personne ne paraît... Écoutez, belles dames, je n'ai pas de rancune ; donnez moi votre parole de ne pas m'échapper... C'est entendu, n'est-ce pas ?...

AIR : *Allons, dissimulons (du Perruquier et le Coiffeur.)*

Moment
Doux et charmant !
On veut bien m'entendre
Et m'attendre !
Moment
Doux et charmant !
Rien n'est plus aimable, vraiment.
Un seul instant, mes toutes belles,
Daignez m'attendre en ce séjour ;
Je reviens, porté sur les ailes
Du petit dieu qu'on nomme Amour.

ENSEMBLE.

RICHARDIN, *avec joie.*

Moment
Doux et charmant !
On veut bien m'entendre
Et m'attendre !
Moment
Doux et charmant !
Rien n'est plus aimable, vraiment.

LES DAMES, *avec dépit.*

Moment
Doux et charmant !
Il faudrait l'attendre
Et l'entendre !
Moment
Doux et charmant !
Rien n'est plus aimable, vraiment.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

MADAME DERVILLE, MADAME DERCOURT.

MAD. DERVILLE.

Quel supplice !

MAD. DERCOURT.

C'est à n'y pas tenir... Cela crie vengeance...

MAD. DERVILLE.

Nous n'avons, ma chère, que ce que nous méritons ; deux femmes seules venir prendre les eaux !

MAD. DERCOURT.

Pourquoi pas ? Quant à moi je suis forte : j'ai la permission de mon respectable époux.

MAD. DERVILLE.

Et moi, de qui ai-je la permission ?

MAD. DERCOURT.

Plains-toi donc, une veuve. Tu ne dépends de personne... Au surplus, l'embarras de notre position cessera bientôt : mon mari m'a promis d'être ici dans huit jours (*avec un soupir*), et il se gardera bien d'y manquer.

MAD. DERVILLE.

Dans notre position, une semaine, c'est un siècle.

MAD. DERCOURT.

Huit jours de liberté!... Hélas, ils passeront trop vite pour moi!

MAD. DERVILLE.

Comment échapper à la tendresse importune, aux persécutions sentimentales de cette espèce de Turcaret!..C'est qu'il est d'une gêne, d'une indiscrétion... Cela passe toutes les bornes...

MAD. DERCOURT, *révant un peu.*

Comment? je vais te le dire, moi, prends un mari...

MAD. DERVILLE, *souriant.*

Oui; aux eaux, n'est-ce pas?

MAD. DERCOURT, *sérieusement.*

Veux-tu que je te débarrasse aujourd'hui même, à l'instant, du maître aimable de Prusien et de Mustapha?.... car c'est à toi qu'il en veut plus particulièrement.

MAD. DERVILLE.

Quelle idée!

MAD. DERCOURT.

Je suis femme et je m'y connais; je ne te l'envie pas... Veux-tu, dis-je, mettre un terme à ses importunités? Il faut lui opposer quelqu'un... Écoute, le hasard nous a fait voyager en diligence avec un jeune cavalier fort aimable... Il est, nous a-t-il dit, fonctionnaire public... Un tel homme a du poids; cela impose aux indiscrets... (*Appercevant Gustave.*) Je l'apperçois fort à propos; je vais m'expliquer devant lui...

MAD. DERVILLE, *voulant arrêter madame Dercourt.*

Émilie, que prétends-tu faire?

MAD. DERCOURT, *tragiquement.*

Nous trouver un vengeur, ou périr avec lui!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTES, GUSTAVE.

GUSTAVE, *après avoir salué.*

Le croiriez-vous, mesdames, ce parent dont j'ai eu l'honneur de vous parler, et que je croyais trouver ici,

cet oncle inconnu, pour lequel, en neveu soumis, je me disposais à boire je ne sais combien de pintes d'eau, eh bien, il n'est point à Bagnères. J'avais cependant rendez-vous avec lui dans cette auberge... Il faut que je sache de l'hôtesse si le courrier... Mais pardon, votre air est soucieux; je vous ai peut-être dérangées.

MAD. DERCOURT, *hésitant.*

Point du tout, monsieur; le hasard, au contraire, nous sert à merveille, et nous voudrions vous prier...

GUSTAVE.

Me prier? serais-je assez heureux pour pouvoir vous être agréable en quelque chose?

MAD. DERCOURT, *de même.*

Mais, monsieur, peut-être... Et si vos occupations ne vous appelaient pas ailleurs...

GUSTAVE.

Ordonnez, madame.

MAD. DERCOURT.

Monsieur a remarqué, sans nul doute, un des buveurs d'eau de la maison; ce parleur intrépide et fatigant..

GUSTAVE.

Qu'on nomme, je crois, Lerond? oui, vraiment, d'autant mieux, madame, qu'il ressemble à s'y méprendre au portrait qu'on m'a charitablement tracé de l'oncle dont j'avais à l'instant l'honneur de vous parler.

MAD. DERCOURT.

Ce monsieur Lerond a fait à ma sœur et à moi l'honneur de nous distinguer...

GUSTAVE.

J'ai cru m'en apercevoir : c'est une preuve de goût qui me raccommode avec lui.

MAD. DERCOURT, *s'inclinant.*

Malgré cela, nous tiendrions singulièrement à le dispenser des soins qu'il nous rend...

GUSTAVE.

Et vous voudriez l'éconduire?

MAD. DERCOURT.

Précisément. Dans ce dessein nous avions songé... (*Madame Derville lui fait des signes.*) J'avais songé, dis-je, à une chose... Il m'avait semblé, monsieur... Vous allez

me traiter de folle, ou tout au moins d'étourdie... Mais la circonstance... est impérieuse, je vous le jure... Il m'avait semblé que vous consentiriez à prendre cette peine.

GUSTAVE, *riant.*

Moi, madame!

MAD. DERVILLE, *à part.*

L'extravagante!

MAD. DERCOURT, *à Gustave.*

L'idée vous paraîtra bizarre, inconvenante peut-être; mais ce n'est, au fait, qu'un badinage, une plaisanterie... Il faudrait avoir l'extrême bonté de vous dire l'époux de ma sœur...

MAD. DERVILLE, *voulant parler.*

Mais...

MAD. DERCOURT, *à part, à madame Derville.*

Laisse-moi faire; j'ai ta procuration.

GUSTAVE.

N'est-ce que cela, mesdames? Un pareil choix m'honore infiniment... et c'est moi qui serai l'obligé.. Cependant, je dois vous rappeler que je suis déjà engagé dans les liens du mariage, et que, d'un moment à l'autre, ma femme...

MAD. DERVILLE.

Ma sœur le savait, monsieur; et c'est, j'en conviens, notre unique excuse.

GUSTAVE.

Il n'y a rien là que de fort simple et de très-aisé; je consens d'avance à tout.

AIR: *De ma Céline amant modeste.*

Si la coutume musulmane
En France, aussi faisait la loi,
Je sens qu'à plus d'une sultane
J'aimerais à donner ma foi.
Je n'en saurais adorer mille,
Mais, malgré l'hymen et ses nœuds,
Dans mon cœur il serait facile
De trouver place pour vous deux.

MAD. DERCOURT.

Notre persécuteur, monsieur Lerond, va venir; l'oc sion est bonne; et, si vous avez la bonté de m'en croir

il ne faudrait pas renvoyer la vengeance à un autre moment.

GUSTAVE.

Je vous entends... Vous serez servie à souhait. Un mot encore : je suis le mari de madame ?...

MAD. DERVILLE.

Derville.

GUSTAVE.

Et mon aimable belle-sœur se nomme?

MAD. DERCOURT.

Emilie Dercourt.

GUSTAVE.

Derville, Dercourt... Comptez sur mon zèle, mesdames... Au dîner, vous connaîtrez le résultat de mes démarches conjugales.

AIR *du Vaudeville du Bal champêtre.*

D'avance, je le gage,
Tout comblera nos vœux ;
Au moins, ce mariage
Ne fera pas deux malheureux.

MAD. DERCOURT.

Une flamme épurée
Vous brûlera, je crois....

GUSTAVE,

Hélas! chaque soirée
Verra finir mes droits.

ENSEMBLE.

D'avance, je le gage, etc.

(*Les deux dames sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, *seul.*

L'idée est bouffonne, et la proposition piquante.... On m'avait, avec raison, vanté la liberté des eaux... Ah ça! mais si ma chère Adèle, qui est un peu jalouse, allait ne pas goûter la plaisanterie ?.. Impossible... Et d'ailleurs, fort de mon innocence... Aussi, pourquoi s'emparer de ma chaise, m'obliger à partir devant, et me faire voyager

par la voiture publique ? Un joli homme : on est toujours un peu exposé... Cet oncle, que je devais trouver ici, a de moi, sans me connaître, une fâcheuse opinion ; il veut à toute force que je sois un fat, un mauvais sujet... Heureusement que, comme Figaro, je vaux mieux que ma réputation... (*Apercevant Richardin.*) Voici mon homme ; Allons, commençons brusquement l'attaque.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, RICHARDIN, *portant des livres.*

RICHARDIN.

Ouf ! je n'en puis plus... Et pas un valet !.. (*Il pose les livres sur une table.*) J'en avais ma charge... Heureusement, ce ne sont pas des classiques : j'y aurais succombé. (*A Gustave.*) Serviteur, monsieur.... (*Regardant de tous côtés.*) Je n'aperçois point ces dames... Sans doute elles sont rentrées chez elles ; frappons.

(*Il va pour frapper à la porte de l'appartement de ces dames. Gustave, avec le plus grand sang-froid, l'en empêche.*)

GUSTAVE.

Pardon, monsieur ; on n'entre pas.

RICHARDIN.

On n'entre pas !.. Ah ! ah ! vous voulez rire ? Et qui m'en empêchera ?

GUSTAVE.

Moi, monsieur.

RICHARDIN.

Vous ?

GUSTAVE.

Oui, moi ; moi, dis-je ; et c'est assez. Vous voyez en moi, monsieur, le mari de l'une de ces dames. Il ne me convient nullement que sous mes yeux un étranger, fort recommandable d'ailleurs, se permette de leur rendre des soins qu'elles ne sauraient agréer ; et je viens vous prier, monsieur, de cesser vos assiduités auprès d'elles, ou de me faire l'honneur de vous couper la gorge avec moi.

RICHARDIN.

Ma surprise est extrême !.. Ah ça ! mais, monsieur, depuis quand êtes-vous...

GUSTAVE.

Le mari? J'avais prévu cette question, et j'y veux bien répondre. Vous saurez, monsieur, que mon mariage a été la conséquence obligée d'une grande passion, le dénouement d'un amour romanesque, exemplaire... J'aime éperduement ma femme, moi, monsieur ; cela vous paraîtra singulier, mais c'est comme cela..... Dans le dessein de la surveiller à mon aise, je prends quelquefois le parti de ne pas m'avouer publiquement pour son époux... En arrivant ici, je m'étais décidé à user de ce moyen, lorsque vos brusques attaques m'ont engagé à rompre l'incognito peu marital que je m'étais imposé.

RICHARDIN.

Je ne reviens point de mon étonnement ! Au moins, permettez-moi, monsieur, de vous demander laquelle de ces deux dames a l'honneur de vous appartenir ?

GUSTAVE.

Laquelle ? Monsieur... c'est... (*A part.*) Ah ! diable, je ne me souviens pas très-bien.... Dercourt, Derville.... Ces deux noms ont ensemble une telle analogie.... Monsieur, c'est madame... (*Il hésite.*)

RICHARDIN.

Madame?..

GUSTAVE.

(*A part.*) Ma foi, à tout hasard... (*Haut.*) C'est madame Dercourt.

RICHARDIN, *à part.*

Madame Dercourt, la blonde ; bon, tout n'est pas désespéré : battons honnêtement en retraite. (*Haut.*) Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je vous donne ma parole d'honneur...

GUSTAVE.

Il suffit, monsieur.

RICHARDIN.

Je porterai mes vues ailleurs. Quand, comme moi, l'on est garçon, avec vingt mille livres de rente, et la meilleure table du département, des truffes en toute saison, on n'est jamais embarrassé de son cœur... (*A part.*) Cette

aventure fera du bruit. Ah! que j'ai bien fait de changer de nom. (*Haut.*) Sans rancune, monsieur; je suis bien votre serviteur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, *seul.*

Ah! ah! cet excellent monsieur Lerond, il a fort bien pris cela. Je prétends amuser tantôt ces dames, du récit de mes faciles exploits... Voyons maintenant si cette madame Robin... Ah! la voici.

SCÈNE X.

GUSTAVE, MADAME ROBIN, *habillée pour la noce.*

GUSTAVE.

Madame Robin, le courrier de Bayonne est-il enfin arrivé?

MAD. ROBIN.

Pas encore, monsieur.

GUSTAVE.

Est-il descendu chez vous quelque nouveau voyageur?

MAD. ROBIN.

Non, monsieur.

GUSTAVE.

Je n'y conçois rien. (*A part.*) Eh! mais, si je la prévenais de mon nouvel hymen?.. Oui, cela me paraît prudent; elle pourrait, sans le vouloir, déranger les projets de mes belles alliées... (*Haut.*) J'ai, madame Robin, une confidence à vous faire.

MAD. ROBIN.

Une confidence? C'est charmant!.. Parlez, monsieur.

GUSTAVE.

Des raisons, que je dois taire, m'avaient engagé à cacher le lien qui m'unit à l'une des dames que j'accompagnais en

diligence... Ces raisons n'existant plus, vous saurez que madame Der... madame Derville est ma femme.

MAD. ROBIN.

Madame Derville?

GUSTAVE.

Oui, madame Derville... C'est bien cela... (*A part.*) Au moins à ce que je crois...

MAD. ROBIN.

Je vous en fais mon compliment... Cette dame est charmante... Je serais tentée.... (*elle hésite un peu.*) de vous faire confidence pour confidence ... et de réclamer de votre bonté, monsieur, un petit service...

GUSTAVE.

Voyons, madame Robin, de quoi s'agit-il?

MAD. ROBIN.

Vos dames sont-elles dans l'intention de faire un long séjour à Bagnères?

GUSTAVE.

Je ne sais... Je crois que... oui.

MAD. ROBIN.

Comment? vous ignorez...

GUSTAVE.

Il n'y a, jusqu'à présent, rien d'arrêté.

MAD. ROBIN.

Vous saurez donc, monsieur, que nous jouons ici la comédie en société... Vos dames sont charmantes... Si vous pouviez les décider à prendre des rôles, quelle recrue pour notre petite troupe d'amateurs!.. Ce serait divin, délicieux!..

GUSTAVE.

En effet... Eh bien! je vous promets de leur en parler.
(*Il veut sortir, elle l'arrête.*)

MAD. ROBIN.

Ce n'est pas tout: moi, monsieur, telle que vous me voyez, je suis passionnée pour cet art... je n'en dors pas... (*Elle regarde une pendule.*) Il n'est pas tard encore... J'ai dans mon sac un rôle que je joue demain; je ne suis pas bien sûre de ma grande scène du quatrième acte... Si vous vouliez avoir l'extrême obligeance de me la faire répéter?...

GUSTAVE, *riant.*

Comment! moi, madame Robin!.. Et quelle est la pièce, je vous prie?

MAD. ROBIN.

La Mère coupable, de Beaumarchais; une pièce ravissante; et instructive!.. Ah! monsieur, quel ouvrage!... C'est moi qu'on a chargée du rôle principal... Comme c'est écrit!.. Monsieur Molière n'a rien fait de mieux, n'est-il pas vrai? C'est un grand homme aussi! Mais Beaumarchais! ah! Beaumarchais!.. Eh bien! monsieur, voudriez-vous avoir la bonté?..

GUSTAVE.

Pour la rareté du fait, voyons?

MAD. ROBIN.

C'est que, dans cette maison, ils sont si bêtes!.. A commencer par mon cher neveu, cela ne sait pas seulement que c'est Melpomène qui préside à la comédie... Voici mon rôle: placez-vous là, je vous prie; moi, ici.... Vous êtes le comte Almaviva... moi, je suis la comtesse.... Vous me reprendrez, si je ne dis pas bien... D'abord, donnez-moi ce que nous appelons la réplique... (*Elle lui indique un endroit du manuscrit.*) Là, vous y êtes.

GUSTAVE, *lisant.*

« Madame, on dit que vous me demandez. »

MAD. ROBIN.

Plus sèchement que cela... Oh!.. oh! beaucoup plus sèchement: songez bien que j'ai trahi la foi jurée, et que vous êtes...

GUSTAVE, *souriant.*

Affecté; c'est juste, m'y voilà. (*Il lit.*) « Madame, on dit que vous me demandez. »

MAD. ROBIN.

Fort bien! A moi, maintenant.

(*Elle se prépare. Pendant ce temps, Jean à moitié habillé pour la noce, paraît à la porte du fond, s'arrête étonné et prête l'oreille.*)

SCÈNE XI.

GUSTAVE ET MADAME ROBIN, *sur le devant de la scène;* JEAN, *sans se montrer.*

MAD ROBIN, *déclamant.*

« J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce salon que chez vous. » (*)

GUSTAVE, *lisant.*

« M'y voilà, madame, parlez. »

MAD. ROBIN.

« Asseyons-nous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention. »

GUSTAVE, *de même.*

« Non, j'entendrai debout : vous savez qu'en parlant je ne saurais tenir en place. »

MAD. ROBIN, *s'asseyant, et poussant un soupir.*

« Il s'agit de mon fils, monsieur. »

JEAN, *à la porte, à part.*

Hein! que dit-elle?

GUSTAVE, *de même.*

De votre fils! madame. »

JEAN, *de même.*

Tiens! ma tante a un fils, à présent!

MAD ROBIN.

« Et quel autre intérêt pourrait vaincre ma répugnance à m'engager dans un entretien que vous ne recherchez jamais!.. Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion. »

JEAN, *de même.*

Elle l'a vu!.. Où diable se tient-il?

MAD. ROBIN.

« L'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ... Et comment a-t-il encouru la disgrâce d'un père?.. »

JEAN, *de même.*

D'un père!.. Est-ce que, par hasard, ce monsieur serait?...

(*) Tout ce qui est guillemeté se trouve textuellement dans la *Mère coupable.*

MAD. ROBIN.

« Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils... »

JEAN, *de même.*

Encore un! Ah ça! combien donc en a-t-elle?

GUSTAVE, *s'échauffant.*

« Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait! »

JEAN, *toujours à part.*

Ecoutons bien.

GUSTAVE.

« Et comment recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison un enfant étranger! »

JEAN, *de même.*

Un enfant étranger! Dieu! comme qui dirait un petit cosaque?

MAD. ROBIN, *se levant.*

« Laissez-moi m'enfuir, je vous prie. »

JEAN, *de même.*

Ah! elle voudrait se sauver!.. Ah ça! et ma noce!..

GUSTAVE, *la poussant rudement dans un fauteuil.*

« Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez pas à la conviction qui vous presse. »

JEAN, *de même.*

Je comprends : cet homme est mon oncle!.. J'en ai assez entendu... Dissimulons.

(*Il s'éloigne.*)

MAD. ROBIN, *se levant.*

Eh bien? monsieur, comment me trouvez-vous? ferai-je de l'effet?

GUSTAVE, *en lui rendant le manuscrit.*

Un effet prodigieux : c'est la mère coupable elle-même.

MAD. ROBIN, *faisant la révérence.*

Monsieur est trop bon... je ne mérite pas... Vous me voyez confuse...

GUSTAVE.

Mais, quel est le bruit que j'entends?

MAD. ROBIN, *cachant son manuscrit.*

Ce sont les gens de la noce.

GUSTAVE.

Une noce?

MAD. ROBIN.

Oui, vraiment, celle de mon neveu; et si monsieur voulait nous faire l'honneur d'y assister...

SCÈNE XII.

GUSTAVE, MADAME ROBIN, LUCETTE, *parée;* TOUS LES INVITÉS.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Enfans de la Provence* (*d'Aline*).

Qu'au plaisir on s'apprête;
Chez nous, quand l'amitié
A commandé la fête,
Le plaisir est sur pié.
Le plaisir est toujours sur pié
Quand c'est la voix de l'amitié,
De l'amitié.

MAD. ROBIN, *à Lucette.*

Ma chère enfant, je ne vois pas le marié : où donc est-il?

LUCETTE, *avec un soupir.*

Vous le savez bien ma marraine; à sa cuisine.

MAD. ROBIN.

Pour le coup, c'est trop fort.

GUSTAVE, *à part, regardant Lucette.*

Elle est charmante!

MAD. ROBIN, *aux invités.*

Que quelqu'un, parmi vous, messieurs, prenne la peine de l'aller chercher.

GUSTAVE, *à Lucette, en s'approchant d'elle.*

Eh! quoi! montrer aussi peu d'empressement, quand il s'agit d'unir son sort à celui d'une aussi jolie personne!... Cela ne se conçoit pas!

UNE VOIX.

Le voilà! le voilà!

GUSTAVE *regardant Jean qui entre.*

Bonne figure d'époux!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, JEAN, *habillé pour la noce.*

JEAN.

Où est ma tante ?

MAD. ROBIN.

Me voici, mon cher ami ; tout le monde est prêt ; on n'attend plus que toi.

JEAN, *regardant Gustave.*

Vraiment ?.. vous n'avez pas changé d'avis ?..

MAD. ROBIN.

Changer d'avis ! Et pourquoi ?

JEAN.

Que sait-on ?.. (*A part, à madame Robin.*) Vous me connaissez, ma tante, ce n'est pas moi qu'on trompe... (*Haut, et regardant toujours Gustave.*) Etes-vous bien sûre qu'il n'y ait pas quelqu'obstacle à mon mariage ?

MAD. ROBIN.

Un obstacle !.. Etes-vous fou ?.. Allons donc, Jean, il faut partir. Qui pourrait vous retenir encore ?

JEAN.

Qui pourrait me retenir, ma chère tante ?.. L'effroi, la surprise... et un dîner de vingt couverts qu'on vient de me commander à l'instant.

MAD. ROBIN.

Belle raison ! N'avez-vous pas des aides ?

JEAN, *lui lançant un regard d'indignation.*

Des aides ! J'aime assez le conseil. Le moment est bien choisi...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

On attend les futurs à l'autel.

MAD. ROBIN.

Vous l'entendez, mon cher Jean !

JEAN.

Un instant... J'ai besoin de me recueillir, de descendre en moi-même... Qu'un de ces messieurs donne la main à Lucette... provisoirement, bien entendu... (*A part.*) Pendant ce temps je courrai consulter un homme de loi...

MAD. ROBIN.

Quel caprice !

JEAN.

Je n'en démordrai pas... (*Montrant Gustave.*) Il faut aussi que monsieur s'explique en présence de nos parens, amis et connaissances. Consent-il à mon mariage et aux arrangemens que ma tante a pris avec moi, relativement à cette auberge ?..

GUSTAVE, *riant.*

Moi, mon cher ?..

JEAN.

Vous-même.

MAD. ROBIN.

Que voulez-vous dire ?

JEAN.

Il suffit; je m'entends. S'il y consent, que pour me le prouver, monsieur donne la main à ma future...

GUSTAVE.

Comment donc ? mais très-volontiers...

(*Il offre sa main à Lucette.*)

MAD. ROBIN.

Ah ! ça, mais avez-vous décidément perdu l'esprit ?

JEAN, *bas à sa tante.*

J'ai mes raisons, et vous devez les comprendre... Je sais tout ! .. (*Haut.*) Je vous rejoindrai par les ruelles . . . Sans adieu, ma Lucette, bientôt j'aurai fait votre bonheur...

(*Il sort.*)

(*Le cortége nuptial se forme sur deux rangs. Gustave se place en tête, à la droite de la mariée, et lui donnant la main. Pendant ce temps, Adèle entre suivie d'une femme-de-chambre; son voile est baissé; elle s'arrête, et marque l'étonnement qu'elle éprouve en apercevant Gustave à la place qu'il occupe. Le cortége défile sur un air de marche, sans que Gustave ait aperçu sa femme.*)

SCÈNE XIV.

ADÈLE, la Femme-de-chambre.

Est-ce une illusion!.. Gustave, mon mari, donnant la main à une jeune mariée!.. Que veut dire ceci?

Air : *Taisez-vous, ne regardez pas (de la Mansarde des Artistes.)*

Quand, pour fuir la mélancolie,
Du plaisir écoutant la voix,
Nous sourions à la folie,
Nos maris parlent de leurs droits,
Et de l'hymen et de ses lois...
Sont-ils loin de notre présence,
Cessons-nous de suivre leurs pas,
Adieu sagesse et prévoyance,
Si j'en crois l'apparence, hélas!
Nos maris (*bis*) ne se gênent pas.

Avant peu, sans doute, j'aurai le mot de cette énigme... (*A la femme-de-chambre.*) Appelez quelqu'un, et qu'on m'indique l'appartement de M. de Rinval.

(*La femme-de-chambre sort.*)

SCÈNE XV.

ADÈLE, JEAN, *avec empressement.*

JEAN, *à lui-même.*

Le cortége va doucement, j'aurai le temps d'entrer chez un homme d'affaires, et celui de les rejoindre... Au surplus, puisqu'il consent à tout...

ADÈLE.

Monsieur... monsieur est de la maison?

JEAN.

J'en suis le chef, madame... à la cuisine, c'est-à-dire!.. pour servir madame, si toutefois madame était encore à jeun.

ADÈLE.

Grand merci. Dites-moi, je vous prie, monsieur, quelle est cette noce que je viens de voir?

JEAN, *se rengorgeant.*

Cette noce? Je puis mieux que personne en informer madame. C'est la mienne.

ADÈLE.

Pourquoi donc alors ce monsieur que j'ai vu était-il?...

JEAN.

A ma place, n'est-ce pas?.. donnant le bras à ma femme?.. C'est mon substitut.

ADÈLE, *souriant.*

Ah! vous en avez un en titre?

JEAN.

Oui, madame, mais sans que cela tire à conséquence: ce n'est pas moi qu'on trompe? Ce monsieur ne peut se marier tous les jours, il l'est déjà.

ADÈLE.

Je le sais.

JEAN.

Ah! madame sait qu'il est marié?.. madame connaîtrait-elle aussi sa femme?

ADÈLE.

On ne peut davantage.

JEAN, *à part.*

La rencontre est heureuse, et je vais savoir des détails... (*Haut.*) Madame, était-ce un mariage d'inclination?

ADÈLE.

Je crois pouvoir vous l'assurer.

JEAN.

On dit peu de bien du mari, n'est-ce pas?..

ADÈLE.

J'espère au moins qu'on se trompe.

JEAN, *à part.*

Il paraît que tout cela n'était un mystère que pour moi... (*Haut.*) Mais, comment madame peut-elle savoir que ma tante... Madame conviendra qu'il est bien singulier que ce monsieur soit mon oncle?.

ADÈLE, *surprise.*

Votre oncle!.. M. Gustave de Rinval?

JEAN.

Ah! vous le connaissez sous le nom de Gustave de Rinval!.. Il en aura changé... Ces messieurs là, ça en change

souvent... Eh bien! oui, madame, il est mon oncle; au moins, sauf meilleur avis, le mari de ma tante me fait l'effet d'être mon oncle...

ADÈLE.

Ah! çà, monsieur, rêvez-vous?

JEAN.

Moi, rêver, belle dame!.. Ah!

AIR *du Vaudeville de la Petite Sœur.*

Aisément je puis le nier,
Non, je ne rêve pas madame (*bis*)
Bien qu'on ne soit qu'un cuisinier;
On a des yeux, un cœur, une âme.
C'est me faire un grand déplaisir,
Que me supposer insensible;
Pour rêver il faudrait dormir, (*bis*)
Et près de vous c'est impossible (*bis.*)
Impossible.

ADÈLE, *à part.*

Si cet homme n'est pas fou, je ne sais qu'imaginer.

JEAN.

Vous permettrez, belle dame, que j'aille assister à ma noce... On n'aurait qu'à marier mon oncle à ma femme; il est déjà bien assez mon parent comme ça.

SCÈNE XVI.

ADÈLE, *un instant seule; puis sa* FEMME-DE-CHAMBRE.

ADÈLE.

Mon étonnement ne se pourrait dépeindre; je ne sais vraiment si je suis bien éveillée... Et personne à qui je puisse...

LA FEMME-DE-CHAMBRE.

Madame, je viens d'apercevoir M. Richardin, votre oncle; il vient de ce côté...

ADÈLE.

Grâce à Dieu, je vais savoir ce que tout cela veut dire.

SCÈNE XVII.

ADÈLE, RICHARDIN.

RICHARDIN, *avec joie.*

Eh! c'est ma bonne Adèle, ma chère nièce... Enfin, te voilà! .. Permets que je te presse sur mon cœur. (*Il l'embrasse.*) Toujours plus jolie! Le mariage n'a pas altéré ta fraîcheur... Où donc est ton mauvais sujet de mari? Je croyais que tu voulais me le présenter?

ADÈLE.

Mon mari? il m'a précédée en ces lieux. Ne l'avez-vous pas déjà vu?

RICHARDIN.

Il est ici! Depuis quand?

ADÈLE.

Depuis deux jours, mon oncle. Je n'ai pu lui parler encore. Il vient de sortir, donnant la main à une jeune mariée...

RICHARDIN.

Lui? Tu t'es trompée, ma bonne amie. Le cavalier que tu as vu en tête de la noce (je ne sais trop pour quelle raison même), et que je viens de rencontrer à quelques pas d'ici, est le mari d'une jeune dame qui prend les eaux, et qu'on nomme madame Dercourt.

ADÈLE, *impatientée.*

Il faut qu'on se soit donné le mot ici pour me faire perdre la tête... A l'instant même, à cette place, une espèce de fou, un imbécille, me soutenait que Gustave était le mari de sa tante; et voilà qu'à votre tour, vous voulez qu'il soit l'époux d'une madame Dercourt, dont je n'ai jamais entendu prononcer le nom!..

RICHARDIN.

Eh! mais, ma chère enfant, je le tiens de lui-même.

ADÈLE.

De lui-même!

RICHARDIN.

Foi de Richardin!.. A propos de cela, je dois te pré-

venir qu'on ne me connaît ici que sous le nom de Lerond

ADÈLE.

Et pourquoi cette singularité?

RICHARDIN.

Par mesure de prudence. C'est mon usage aux eaux, où je me vois quelquefois forcé de jouer le rôle de séducteur.

AIR : *Le luth galant.*

Enfant gâté des belles, des amours,
On me citait au printemps de mes jours ;
J'ai fait parler de moi du couchant à l'aurore,
J'étais un Lovelace, un brillant météore;
Et, sans mes soixante ans, je le serais encore,
Je le serais toujours (*bis.*)

Mais, silence! on vient. C'est justement l'hôtesse : une bavarde!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES. MADAME ROBIN.

MAD. ROBIN, *toute effarée.*

J'ai parcouru la cuisine et toute la maison... Non, depuis que le monde est monde, on n'a rien vu de semblable!..

RICHARDIN.

Qu'est-ce, madame Robin? Qu'avez-vous? Les truffes manqueraient-elles?

MAD. ROBIN.

L'aventure la plus bizarre!.. Vous me voyez au comble de l'étonnement... Que va-t-on dire dans le pays?.. Le mari qui ne se trouve pas!..

RICHARDIN.

Votre neveu?.. L'aventure est piquante, en effet... Madame Robin, cette jeune dame vient passer chez vous quelques jours de la belle saison. Je vous la recommande particulièrement...

MAD. ROBIN, *saluant.*

Je n'ai pas l'honneur de connaître madame, mais...

ADÈLE, *s'approchant, à madame Robin.*

Cela est vrai; au moins, vous connaissez le monsieur qui accompagnait tout-à-l'heure cette jeune mariée. Obligez-moi de me dire...

MAD. ROBIN.

Si je le connais!.. Pas depuis bien long-temps, à la vérité, mais c'est égal : un fort aimable jeune homme, très-doux, très-complaisant... Et sa femme, le joli couple que cela fait!

ADÈLE, *surprise.*

Vous la connaissez aussi?

MAD. ROBIN.

Elle est logée ici : c'est madame Derville.

ADÈLE.

Madame Derville!.. Allons! à une autre...

RICHARDIN.

Madame Derville? Vous confondez; c'est madame Dercourt, sa sœur.

MAD. ROBIN.

Non, monsieur, excusez-moi; je sais très-bien ce que je dis.

RICHARDIN.

Et moi qui vous parle, j'ai d'excellentes raisons pour être certain du contraire.

ADÈLE, *avec dépit.*

Ils vont se disputer pour savoir quelle est la femme de mon mari!.. C'est à n'y pas tenir.

MAD. ROBIN.

Comment, madame, vous êtes, dites-vous, la femme?...

ADÈLE.

De M. Gustave de Rinval.

RICHARDIN.

Oh! pour cela, je suis sa caution.

ADÈLE, *à madame Robin.*

Dans quelle intention venez-vous donc nous raconter qu'il est uni par les liens du mariage à une madame Derville?

MAD. ROBIN, *avec dignité.*

Aujourd'hui même, il m'en a fait l'aveu. Je n'ai jamais menti, madame.

ADÈLE, *avec chagrin.*

C'en est trop !.. Mon cher oncle; excusez-moi !.. (*A madame Robin.*) Ordonnez qu'on m'ouvre un appartement, et envoyez-moi ma femme-de-chambre...

MAD. ROBIN, *lui ouvrant une porte.*

Qu'a-t-elle donc?.. Est-ce qu'il se passerait quelque chose?.. Madame, donnnez-vous la peine d'entrer.

(*Adèle sort.*)

RICHARDIN, *à la porte.*

Je suis à toi dans l'instant, ma chère amie...

MAD. ROBIN.

Et moi, je vais me mettre à la recherche du marié.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

RICHARDIN, *seul.*

Très-décidément, il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire... Eh bien ! tant mieux, morbleu, nous rirons... J'aime cela, moi... Vive la gaîté !.. et les truffes !..

AIR : *J'aime le son du clairon.*

Rions,
Narguons
Les Catons,
Et chantons,
Chantons sans cesse;
Pauvres humains, la sagesse
N'est bonne à rien,
Et le rire est un bien,
Oui, c'est un vrai bien,
C'est là le seul bien
Quand on rit on se porte bien.
En vain, dans le monde on réprouve
Les sots qui du moins sont joyeux ;
Moi, je soutiens et je le prouve
Que les sots sont les plus heureux.

(*Ici, madame Derville et madame Dercourt, venant du dehors, traversent la scène et entrent chez elles.*)

Ah! ah ! voici justement mes deux tigresses. (*Il les salue.*) Elles continuent de me tenir rigueur... c'est le cas de répéter :

Rions,
Narguons
Les Catons,
Et chantons,
Chantons sans cesse;
Pauvres humains, la sagesse
N'est bonne à rien,
Et le rire est un bien,
Oui, c'est un vrai bien,
C'est là le seul bien
Quand on rit on se porte bien.

SCENE XX.

RICHARDIN, GUSTAVE

GUSTAVE *avec empressement.*

Ma chaise et mon domestique qne je viens de voir dans la cour, m'annoncent l'arrivée de ma femme...

RICHARDIN.

Serviteur, monsieur. Vous ne vous êtes point trompé; elle vient en effet de rentrer avec madame sa sœur.

GUSTAVE.

Sa sœur? Vous vous méprenez, monsieur Lerond, je ne lui en connais pas.

RICHARDIN.

Pardieu! monsieur, la plaisanterie est de bon goût, et surtout avec moi!

GUSTAVE.

Je parle très-sérieusement. Qui donc monsieur prétend-il désigner?

RICHARDIN.

Belle question! Eh! parbleu, madame Dercour, votre femme.

GUSTAVE, *souriant.*

Ah! ah! je sais ce que vous voulez dire. Ce n'est plus cela, monsieur Lerond.

RICHARDIN.

Comment, ce n'est plus cela?

GUSTAVE.

Du tout; je vous parle, moi, de madame de Rinval.

RICHARDIN, *reculant de surprise.*

Madame de Rinval! Vous la connaissez? Est-ce que, par hasard, elle serait aussi votre femme?

GUSTAVE.

Depuis deux ans, si vous voulez bien le permettre... (*A part.*) J'ai prévenu ces dames que je ne pourrais long-temps soutenir mon personnage d'époux honoraire ainsi..(*Haut.*) Mais, indiquez-moi, je vous prie, l'appartement où elle est descendue. Il me tarde de lui prodiguer les plus vifs embrassemens.

RICHARDIN.

Ouais! comme vous y allez!.. Eh bien! monsieur, voilà sa porte, à madame de Rinval, mais vous n'entrerez pas. Je m'y oppose, au nom des mœurs! Répondez-moi, monsieur l'épouseur universel, répondez-moi : comment se fait-il que vous étant déclaré officiellement l'époux de madame Dercourt, et même celui de madame Derville, sa sœur, car vous avez fait ces deux déclarations essentiellement contradictoires, comment se fait-il, dis-je, que vous prétendiez encore audacieusement être l'époux de ma propre nièce?

GUSTAVE, *avec surprise et gaîment.*

De votre nièce! Vous, monsieur, vous seriez?..

RICHARDIN.

Il n'est plus temps de feindre. Eh bien! oui, monsieur, je suis Richardin, l'oncle de madame de Rinval, et son protecteur naturel... Vous n'entrerez chez elle, monsieur, qu'après m'avoir passé sur le corps, en m'arrachant la vie!

GUSTAVE, *au comble de la joie.*

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Qu'ai-je entendu, vous arracher la vie!
De tout mon sang, ah! je la défendrais;
Vous me voyez joyeux, l'âme ravie
De voir en vous l'oncle que j'attendais.
Je suis Rinval, votre nièce est ma femme....
Embrassons-nous!...

RICHARD.

Ah! plutôt le trépas!
Vous mon neveu! Juste ciel, un bigame!

GUSTAVE.

Rassurez-vous, je ne cumule pas (*bis*).

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, JEAN, *accourant, essoufflé.*

JEAN.

Au secours! au secours! un médecin! Ma pauvre tante, madame Robin, inconsolable de ne pas me voir à mon poste de marié, et me supposant réfractaire, vient de se trouver mal dans la rue... On la ramène sans connaissance... (*Apercevant Gustave.*) Ah! c'est vous, monsieur, je vous trouve fort à propos. Si vous n'avez pas un cœur de bronze ou d'acier, allez secourir votre femme...

GUSTAVE.

Ma femme!

RICHARDIN.

Sa femme! madame Robin!.. Encore une!..

JEAN.

Hélas! oui, monsieur, sa femme!.. Je dis la vérité. Un mariage secret, et deux grands enfans, dont un tué en duel... Je l'ai entendu, ce qui s'appelle entendu, ici même, à cette place... (*A Gustave.*) Oseriez-vous le nier, monsieur?

GUSTAVE, *riant très-fort.*

Au contraire, rien n'est plus vrai... Je m'en souviens. Tantôt... la Mère coupable...

RICHARDIN.

Il en convient! Vous riez, monsieur, vous riez!.. Corbleu! ignorez-vous que la polygamie?...

GUSTAVE.

Est un cas pendable... Je le sais, mon oncle; mais permettez-moi de rire... Entrez avec moi chez ma femme, et là je vous expliquerai...

JEAN, *avec surprise.*

Chez sa femme!.. Où donc?

RICHARDIN, *montrant toutes les portes.*

Là! là! là! où vous voudrez; il en a de tous les côtés...

JEAN, *marchant sur Gustave.*

Qu'est-ce à dire, monsieur! Auriez-vous manqué de fidélité à ma respectable tante?...

GUSTAVE, *le repoussant.*

Allez-vous-en au diable, avec elle!..

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Place! place à la malade!

JEAN.

La voici, la pauvre chère femme... et quand elle saura!.. (*A Gustave*) je ne vous perds pas de vue, monsieur l'oncle anonyme...

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LUCETTE, TOUTE LA NOCE; MADAME ROBIN, *soutenue par deux femmes;* MADAME DERCOURT, MADAME DERVILLE ET ADÈLE, *sortant de leurs appartemens.*

JEAN.

Mettez-la là dans ce fauteuil.

MAD. DERVILLE ET MAD. DERCOURT.

Que signifie ce bruit?..

ADÈLE.

Gustave, enfin c'est vous!

JEAN.

Du silence et de l'air!.. La voilà qui revient à elle....

MAD. ROBIN, *assise, et reprenant ses sens.*

Où suis-je?..

JEAN.

Chez vous, ma tante...

MAD. ROBIN.

Où est Jean, où est ma filleule; sont ils enfin mariés?..

JEAN.

Me voici, ma tante... tout est fini: je suis l'époux de Lucette, et (*montrant Gustave*) voici le vôtre!..

MAD. ROBIN, *sautant de frayeur.*

Mon époux, il serait ici!..

JEAN, *montrant Gustave.*

Il est là, devant vos yeux.

RICHARDIN.

Que dites-vous?

JEAN.

Eh! oui; il exerce en secret.

MAD. ROBIN.

L'imbécille!.. il m'a fait une peur... Monsieur est le mari de madame Derville...

RICHARDIN.

Et celui de madame Dercourt : il y a double emploi...

GUSTAVE.

Détrompez-vous tous; je suis loin de prétendre à ce triple honneur. (*Adèle montrant*) Voici ma femme; la seule que je puisse, que je doive aimer... j'en appelle aux dépositi ons réunies de toutes ces dames.

MAD. DERVILLE.

Je m'empresse de déclarer que ma sœur, en me faisant passer un instant pour la femme de monsieur, n'a voulu faire qu'une plaisanterie...

RICHARDIN.

Tout de bon? (*A madame Dercourt.*) Et vous, madame?

MAD. DERCOURT.

Moi, monsieur, j'ai l'honneur d'être en puissance de mari.

RICHARDIN, *à madame Robin.*

Et vous, madame, que déclarez vous?

MAD. ROBIN.

Moi, je déclare que mon neveu est un sot.

JEAN.

Ah! ma tante, je vous en prie, devant le monde pas de mots à double sens.

RICHARDIN.

C'est-à-dire que l'on s'est moqué de ce pauvre garçon!

JEAN.

Non pas, ne confondons pas : c'est de lui qu'on s'est moqué.

GUSTAVE, *à part, montrant Richardin.*

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mon oncle,

et vous étiez caché sous un nom d'emprunt. Si vous m'en croyez, vous renoncerez....

RICHARDIN, *l'interrompant.*

A l'emploi des séducteurs?.. Tu as raison, c'est un anachronisme... je reprends mon rôle d'oncle... Allons, je vous invite à dîner... et je prétends que notre réunion soit célébrée... la truffe à la main.

JEAN.

C'est égal, ce n'est pas moi qu'on trompe; que ce monsieur soit ou non le mari de toutes les femmes, je le surveillerai, et je tâcherai qu'il ne soit pas le mari de la mienne.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

AIR : *D'un fragment de Jean de Paris.*

De monsieur Jean (*bis*)
De monsieur Jean fêtons le mariage;
L'hymen, je gage,
Avant un an,
Aura comblé les vœux de monsieur Jean.

RICHARDIN, *au public.*

AIR : *du Vaudeville de Partie et Revanche.*

Messieurs, entendons-nous, de grâce!
Les quiproquos, vous l'avez vu,
Peuvent causer mainte disgrace
Et maint accident imprévu.
Puisque vos jugemens se rendent
Par des sifflets ou des bravos,
Songez que nos auteurs attendent.
Mais prenez garde aux quiproquos.

FIN

PIÈCES NOUVLELES

QUI SE TROUVENT AUX MÊMES ADRESSES.

Lambert Simnel, ou le Mannequin politique, comédie en cinq actes et en prose, par MM. Picard et Empis.

Louis XI à Péronne, comédie historique en cinq actes et en prose, par M. Mély-Janin.

L'Homme habile, ou Tout pour parvenir, comédie en cinq actes et en vers, par M. d'Epagny.

Françoise de Rimini, tragédie en cinq actes, par M. Constan Berrier.

L'Arbitre, ou les Séductions, comédie-vaudeville deux actes, par MM. Théaulon et Paulin.

M. Jovial, ou l'Huissier chansonnier, vaudeville en un acte, par MM. Théaulon et Gustave.

Trente années d'un Joueur, drame en trois actes et en prose, par MM. Victor Ducange et Frédérick.

Le Hussard de Felsheim, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Dupeuty, de Villeneuve et ***

L'Enthousiaste, comédie en trois actes et en vers, par M. J. Léonard.

Paris et Bruxelles, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Théaulon, Etienne et Gondelier.

L'Egoïste par régime, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Gondelier, Delongchamps et Ferdinand Laloue.

Les Deux Héritages, ou Encore un Normand, comédie-vaudeville en un acte. par MM. Désaugiers et Simonnin.

Le Bon Père, comédie en un acte, de Florian, arrangée en vaudeville par MM. Dartois, Achille et Ferdinand.

Stanislas, ou la Sœur de Christine, vaudeville en un acte par M. Théaulon.

Recette pour marier sa fille, comédie-vaudeville en un acte par MM. Mélesville et Raoul.

Tony, ou Cinq années en deux heures, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Brazier, Mélesville et Carmouche

Le Courrier des théâtres, ou la Revue à franc étrier, folie vaudeville en cinq relais, par MM. Théaulon, Th. Anne et Gondelier.

Le Palais, la Guinguette et le Champ de bataille, prologue d'inauguration du théâtre le Cirque-Olympique, par MM. Brazier, Carmouche et Dupeuty.

L'Oncle Philibert, comédie en un acte et en prose, par MM. Bayard et G. de Wailly.

Le Maître de forges, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Dumersan, Gabriel et Brazier.

Les Cavaliers et les Fantassins, tableau militaire en un acte, par M. L. Montigny.